EPHE
Sciences historiques et philologiques

Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques
Résumés des conférences et travaux

147 | 2016
Annuaire de l'EPHE, section des Sciences historiques et philologiques (2014-2015)

Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Conférences de l'année 2014-2015

Georges-Jean Pinault

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ashp/1893
DOI : 10.4000/ashp.1893
ISSN : 1969-6310

Éditeur
Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée
Date de publication : 1 septembre 2016
Pagination : 379-383
ISSN : 0766-0677

Référence électronique
Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 147 | 2016, mis en ligne le 05 octobre 2016, consulté le 04 juillet 2023. URL : http://journals.openedition.org/ashp/1893 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ashp.1893

Tous droits réservés

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean Pinault

Programme de l'année 2014-2015 : I. *Les particules indo-européennes en tokharien et dans d'autres langues.* — II. *Théâtre bouddhique en tokharien*. *Lecture de textes*.

I. Les deux langues tokhariennes (A et B) possèdent, comme les autres langues indo-européennes, un nombre significatif de particules, dans des fonctions diverses. Elles n'ont jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble, bien que Werner Thomas ait consacré des articles fort utiles aux particules coordinatives (B *ṣpä*, variantes *säp*, *ṣp*, *ṣ*, A *śkaṃ*, pour la coordination de phrases et de syntagmes ; B *wai*, A *yo*, exclusivement pour la coordination de noms) et comparatives (tokh. B *ram(t)*, A *oki*). Les particules sont des mots très fréquents, qui apparaissent dans tous les textes, et qui font surface quelle que soit la taille des fragments. Hormis celles citées à l'instant, il reste à établir la fonction de la plupart de ces particules, dont plusieurs ont, semble-t-il, une fonction assévérative, d'autres une fonction argumentative, sans compter celles qui accompagnent ou marquent la négation, l'interrogation, etc. De fait, on retrouve en tokharien la variété d'emplois connue par les autres langues indo-européennes. Ces particules ne correspondent pas de manière univoque à celles des textes sanskrits qui ont servi de modèle à nombre de textes tokhariens. Elles ont une distribution qui est propre aux deux langues. De fait, bien que plusieurs particules attestées en tokh. A et B soient étymologiquement apparentées, et remontent à des prototypes du tokharien commun, c'est très loin de se vérifier pour l'ensemble, comme le prouvent celles citées plus haut. Il existe un certain nombre de traits communs : le caractère enclitique (plus rarement proclitique) de ces morphèmes, et leur présence dans des chaînes, qui sont visiblement ordonnées en tête de phrase, selon des schémas dont le principe se retrouve dans d'autres langues indo-européennes, mais selon des modalités propres aux deux langues tokhariennes. Les travaux de base dans ce domaine font encore défaut. Un point est néanmoins acquis : plusieurs particules suivent la « loi de Wackernagel », et se placent de façon automatique en seconde position dans la phrase, après le premier mot accentué. Ce reflet d'une loi fondamentale de la syntaxe indo-européenne n'a pas encore été décrit de façon systématique : c'est un héritage du tokharien commun, qui n'est pas dû à l'influence du sanskrit ou d'autres langues avec lesquelles il aurait été en contact. Le sujet de la première conférence a donné l'occasion de commenter le livre publié par notre collègue et ami George E. Dunkel, qui a récemment pris sa retraite de l'université de Zurich : *Lexikon der indogermanischen Partikeln und Pronominalstämme*, 2 tomes (338 + 861 pages), Heidelberg, 2014, en abrégé LIPP. Cet ouvrage a fait l'objet d'une longue préparation, avec l'aide technique du séminaire de linguistique indo-européenne de ladite université. On trouve beaucoup de profit à lire et à utiliser ce livre. Le premier tome contient une excellente introduction (p. 7-38) sur

la typologie des particules, et sur les traits qui les différencient des autres morphèmes reconstruits. Il s'avère que les particules constituent une classe de mots dotée d'une définition positive, et non pas seulement défective par rapport aux autres catégories, noms et verbes. On s'accordera pour définir les particules comme des mots non fléchis, d'où le terme « aptotologie » choisi par Dunkel pour référer à ce secteur de la morphologie. Cependant, elles peuvent comporter des morphèmes, notamment des suffixes adverbiaux, qui coïncident avec des désinences nominales ou qui se retrouvent en partie dans celles-ci. Il existe aussi un nombre important de suffixes nominaux qui ont été employés d'abord après des particules. Ces deux catégories de morphèmes, qui sont combinés avec les particules, sont traitées dans le premier tome. Une fois les principes généraux admis, on ne donnera pas d'emblée son assentiment aux segmentations proposées par l'auteur, bien qu'elles soient toujours argumentées, et surtout justifiées par un raisonnement d'ordre sémantique. Je relève un point fondamental : il n'est pas supposé que les particules peuvent signifier à peu près tout et n'importe quoi, ni qu'elles seraient analysables sans aucun contrôle. Le second tome est un dictionnaire étymologique des particules et thèmes pronominaux (au nombre de 157), dotées chacune d'une forme reconstruite et de gloses, avec à la suite leurs reflets sous forme simple, ou le plus souvent dans des séquences, et avec addition de suffixes. Sur le plan technique, ce travail est tout à fait solide, et même exemplaire. Évidemment, la qualité des rapprochements étymologiques qui sont offerts à chaque page dépend grandement du niveau de la recherche sur les particules dans les diverses langues indo-européennes. Or, il est très inégal, et constitue même une *terra incognita* pour plusieurs d'entre elles, et c'est justement le cas en tokharien. Un nombre respectable de mots tokhariens sont cités dans l'ouvrage, par nécessité de seconde main. On ne peut pas exiger de l'auteur, qui a publié au fil des années une série impressionnante d'articles sur les particules, ou du moins sur un grand nombre d'entre elles, dans plusieurs langues (entre autres grec, védique, iranien ancien, latin, hittite), d'être expert dans les particules de toutes les langues indo-européennes. Il serait donc inapproprié d'insister sur le fait que tout ce qui est imprimé dans cet ouvrage sur les particules tokhariennes est prématuré, voire faux. Il faudra revenir constamment au livre, notamment pour progresser dans l'interprétation des faits tokhariens, et plus généralement pour envisager d'un œil neuf un grand nombre de questions de morphologie et de syntaxe indo-européenne en général. C'est un livre original, ce qui est très rare, et dont l'approche est d'une grande valeur heuristique.

II. La deuxième conférence a traité d'un thème qui n'est pas des plus connus, même des spécialistes de la littérature bouddhique en Asie centrale qui travaillent sur les textes sanskrits et leur traduction ou adaptation dans diverses langues. Un nombre significatif de manuscrits en tokh. A et B contiennent des textes de caractère dramatique, qui reposent sur des adaptations de légendes bouddhiques *(jātaka* et *avadāna)*. Ces légendes sont aussi connues, mais sous forme non dramatisée, dans d'autres manuscrits dans les deux langues tokhariennes. Un bilan quantitatif de l'importance de cette littérature par rapport à l'ensemble du corpus tokharien est forcément quelque peu biaisé, parce que la plupart des textes sont connus de manière fragmentaire. Il arrive plus d'une fois qu'un *jātaka* ou un *avadāna* ne nous soit plus connu que par une

feuille ou un fragment de feuille. Il est possible, et même souvent très probable, que ces récits étaient plus ou moins abrégés, par rapport à leurs versions connues en sanskrit ou en pāli, et qu'ils appartenaient à des collections de récits qui étaient enchaînés parce qu'ils avaient en commun un même thème, notamment l'illustration d'une vertu spécifique du Buddha ou de tout Bodhisattva. Ces collections pouvaient être de très grande ampleur, comme on le sait par la *Daśakarmapathāvadānamālā* « Guirlande d'exploits relatifs aux dix chemins de l'acte » en turc ancien (ouïgour), dont les colophons indiquent qu'elle fut traduite du tokh. A, sur la base d'un original en tokh. B, et qui couvrait plusieurs centaines de feuilles. Quelle que soit l'exactitude de ces mentions, elles attestent de la popularité de ces recueils, dont il a existé plusieurs copies. Sur le modèle des recueils de récits en sanskrit dus à divers auteurs (Āryaśūra, Saṅghasena, Haribhaṭṭa, Gopadatta), actifs en gros entre le IIIe et le VIe siècle de notre ère, ces textes tokhariens suivent le style dit « mixte », autrement dit de *campū*, qui alterne prose et parties versifiées. Cette alternance se retrouve dans les textes dramatiques. En l'absence de marqueurs clairs de l'appartenance au genre dramatique, le genre littéraire d'un fragment qui comporte un texte de légende bouddhique en *campū* peut donc parfaitement être de caractère purement narratif. En effet, les strophes ne sont pas dévolues exclusivement au dialogue.

Tout compte fait, les textes narratifs ou dramatiques occupent une place considérable dans le corpus tokharien, par rapport aux textes strictement canoniques du bouddhisme. Cette part est beaucoup plus importante que dans le corpus des manuscrits en sanskrit qui ont été découverts sur les mêmes sites ou les sites voisins de la route des oasis au nord du désert du Taklamakan, dans l'actuel Xinjiang, à l'ouest de la Chine. Les textes narratifs pouvaient, il est vrai, se rattacher au Vinaya ou au commentaire de textes doctrinaux *(Sūtra)*. Cependant, tout indique qu'ils avaient pris une grande importance dans la pratique ordinaire du bouddhisme, parce qu'ils permettaient de communiquer ou de renforcer la foi bouddhique auprès de secteurs très larges de la population, qui étaient régulièrement invités à soutenir par leurs dons la communauté bouddhique. Les textes proprement narratifs étaient destinés à être lus, ou, sans doute assez souvent, récités en public *(storytelling)*. Le genre de la narration orale, autrement dit en « production publique » *(performance)*, a laissé des marques rhétoriques dans les textes. La transmission de ces textes d'édification par des récitants professionnels explique aussi en partie les nombreuses variations rencontrées dans le détail des récits en question. À propos de plusieurs légendes bouddhiques parfaitement identifiées, et dont il existe des versions parallèles en sanskrit ou en d'autres langues, qui présentent des degrés variables d'élaboration littéraire, il est possible de montrer que leurs versions tokhariennes ne sont pas des traductions littérales d'aucun texte connu comme préexistant, bien qu'elles empruntent des éléments très précis qui figurent dans des versions différentes, en sanskrit ou en pāli, ou connue seulement par leurs traductions en chinois ou en tibétain. Cela confirme encore l'importance des sources tokhariennes pour comprendre l'expansion du bouddhisme et de sa littérature en Asie centrale.

Quant aux formes dramatisées de ces légendes bouddhiques, elles témoignent de façon très vive de la popularisation du bouddhisme. La représentation d'une œuvre dramatique, qui exige le concours de plusieurs acteurs, de musiciens, de danseurs, et la construction d'une scène, suppose des moyens, et donc un soutien financier par de

généreux donateurs, encore plus important que la commande de la copie nouvelle de manuscrits. Le succès des musiciens, danseurs et acteurs de pantomimes de la région de Kucha est bien connu par les sources chinoises. L'identification d'un manuscrit tokharien comme relevant du genre dramatique est possible grâce à plusieurs critères : 1) la mention d'un titre qui contient tokh. A/B *nāṭak*, emprunt de skr. *nāṭaka-* « drame » ; 2) l'indication de divisions spécifiques du texte, tels que des « actes » ou « intermèdes » ; 3) la présence de personnages typiques de la dramaturgie indienne ; 4) la présence de didascalies ou d'autres indications dramaturgiques. Du fait de la perte courante des colophons des manuscrits, les deux premiers critères sont très rarement disponibles. En revanche, les deux autres sont parfaitement connus. Ils nous confirment que les rédacteurs tokhariens de ces manuscrits maîtrisaient les conventions de la dramaturgie du théâtre indien classique, tel qu'il est codifié par le traité de Bharata (Ve siècle de notre ère), le *Nāṭyaśāstra*, lequel se fondait sur une pratique antérieure de plusieurs siècles. En effet, les premiers exemples attestés de drames classiques relèvent du bouddhisme, et sont dus au grand poète (et philosophe) Aśvaghoṣa (IIe siècle de notre ère). Cet auteur, ainsi que les poètes de son école, est l'inspirateur indirect des littérateurs tokhariens. Une convention fondamentale de la dramaturgie indienne, le recours à des langues différentes (des prâkrits attribués à divers types de personnages, en plus du sanskrit attribué aux personnages nobles), qui est observée dans les fragments de drames d'Aśvaghoṣa ou de son école, a disparu des textes tokhariens. Hormis ce fait assez prévisible, puisque propre au contexte indien, les drames tokhariens recourent aux noms conventionnels de personnages typiques (bouffon, gardienne de la porte, chambellan, ministres, etc.) et à des expressions qui sont les calques de phrases sanskrites. Il reste encore à faire pour identifier précisément toute cette phraséologie, dans des manuscrits en partie inédits. Il est d'ores et déjà possible de cerner l'existence d'un jargon dramatique en tokharien, ce qui permet d'expliquer de manière interne au tokharien le nom tokh. B *plaktukiññā* (variante *plaktukäññā*) « gardienne de la porte », scil. du palais royal, qui est un personnage récurrent, exclusivement féminin. Un article sur ce sujet est sous presse, dans un volume en hommage à Werner Sundermann (1935-2012), et devrait voir le jour en 2016.

Ces considérations d'histoire littéraire ont servi d'arrière-plan à la lecture d'un texte « classique » de la tokharologie, l'*Araṇemi-jātaka*, qui a existé dans les deux langues (tokh. A et B), mais qui est surtout connu par une série importante de manuscrits en tokh. B. Cette légende est aussi attestée dans d'autres langues du bouddhisme (sogdien, turc ancien), mais elle est inconnue en sanskrit, ainsi que du recueil des *Jātaka* en pāli. Ce cas est loin d'être exceptionnel. Elle suit le schéma habituel du roi (Araṇemi en l'occurrence) généreux à l'extrême, qui donne tous ses biens, son royaume, et même son épouse et ses enfants, pour se conformer à un vœu. Cette légende est analogue à celle, encore plus connue, du *jātaka* de Viśvāntara (Vessantara en pāli). Plusieurs feuilles sont disponibles sous forme d'édition scolaire, dans le *Tocharisches Elementarbuch* (par W. Krause et W. Thomas, tome II, Heidelberg, 1964, texte XVI en tokh. B, p. 48-53). Une traduction allemande des fragments reclassés dans l'ordre du récit a été procurée par Klaus T. Schmidt, dans *De Dunhuang à Istanbul. Hommage à James Russell Hamilton*, édité par Louis Bazin et Peter Zieme, Turnhout, 2001, p. 299-327. Mais cette étude comprend plusieurs interprétations discutables,

voire erronées. Comme d'ordinaire, l'explication est partie du texte des manuscrits originaux, conservés pour la plupart à Berlin, afin de discuter certaines restitutions. On a donné une traduction nouvelle qui tient compte des acquis de la recherche, pour les feuilles qui offrent un texte relativement continu, de fait plus accessible aux auditeurs.